

Un chroniqueur en prison

[U ledevoir.com/opinion/chroniques/795265/un-chroniqueur-en-prison](https://www.ledevoir.com/opinion/chroniques/795265/un-chroniqueur-en-prison)

Louis Cornellier

29 juillet 2023



Je ne connaissais pas le journaliste Adolphe Nantel (1886-1954) avant de lire le récit de sa vie dans *Prisonnier à Bordeaux* (Septentrion, 2023, 186 pages). Cet ouvrage inattendu et passionnant est le fruit du travail de Dominique Nantel Bergeron, petite-nièce du journaliste.

Chercheuse en biologie moléculaire devenue romancière, cette dernière a eu accès aux archives de la famille Nantel, dans lesquelles elle a trouvé un début de manuscrit signé Jean Malpigny et évoquant un séjour à la prison de Bordeaux en 1931-1932.

À partir de là, l'écrivaine s'est faite historienne et a retrouvé 21 chroniques, liées au manuscrit original, publiées en 1932 dans le journal *Le Miroir*, l'hebdomadaire fasciste dirigé par Adrien Arcand. Une consultation de l'ouvrage *Pseudonymes québécois* (1974), de Bernard Vinet, lui a confirmé que Malpigny était bel et bien son grand-oncle Adolphe Nantel.

Avait-il écrit un roman, un récit, un témoignage? Une consultation plus approfondie des registres judiciaires confirme la dernière hypothèse: Adolphe Nantel, journaliste, a bien été condamné à six mois de prison, pour vagabondage, et écroué à la prison de Bordeaux en 1931.

Le livre qu'on lit aujourd'hui est donc un témoignage de son aventure personnelle. Aux 21 chroniques retrouvées, Dominique Nantel Bergeron a ajouté un appareil critique contenant notamment une biographie de l'homme et des vérifications de la justesse de ses affirmations au sujet de la situation à Bordeaux à cette époque. C'est vraiment du travail bien fait.

Adolphe Nantel est un personnage hors norme. Né à Saint-Jérôme en 1886 dans une bonne famille, il devient orphelin de père à l'âge de 12 ans, lâche l'école et pratique mille métiers. Le jeune homme est porté à l'excès, lui qui a découvert les plaisirs de l'alcool « de manière accidentelle » avant d'avoir dix ans. Il souffre de toutes les dépendances - jeux de hasard, tabac et même opium et morphine -, ce qui complique gravement son existence.

À 21 ans, il va en Alberta avec l'intention de pratiquer le journalisme. Il y réussit bien, se marie avec l'institutrice de son village et vit là quelques années avant de revenir à Montréal, en 1913, pour travailler comme chroniqueur judiciaire au *Devoir*.

Ses multiples dépendances entraînent son congédiement, mais, « journaliste surdoué et prolifique », il trouve toujours un nouvel emploi ailleurs, en changeant de ville et de nom. Il sera ainsi journaliste à *La Patrie*, au *Canada*, à *La Presse* et dans de nombreux autres journaux, qui finiront tous par se lasser de ses frasques.

De 1920 à 1926, il sera même commis d'inventaire dans un chantier de bûcherons, une expérience qui lui inspirera son roman *À la hache*, publié en 1932 et gagnant du prix David l'année suivante. En 1954, à la mort de Nantel, l'écrivain Harry Bernard en parlera comme de « l'un des livres les plus délicieux et les plus vrais de nos lettres ».

Sa vie de poivrot, toutefois, ne s'améliore pas. Errant dans Montréal, il laisse sa femme se débrouiller avec onze enfants, dont seulement quatre survivront jusqu'à l'âge adulte. Ce sont ses frères qui, en 1931, le font arrêter pour vagabondage, en faisant appel à « l'emprisonnement par compassion ».

À Bordeaux, Nantel n'est pas tout à fait un prisonnier comme les autres. On craint sa plume de chroniqueur judiciaire et ses appuis extérieurs incluant juges et avocats. On le traite donc avec ménagement.

La prison, en 1931 comme aujourd'hui, ça reste toutefois la prison, et Nantel, avec son talent littéraire, en fait un récit saisissant, dans le but, écrit-il, « d'améliorer le sort des détenus ». Il dénonce ainsi les piètres conditions sanitaires qui règnent à l'intérieur des murs, la mauvaise nourriture servie aux prisonniers, l'absence de livres, mais surtout l'isolement en cellule des détenus 23 heures sur 24, un traitement assimilable à de la torture. « Loin de nous l'idée de vouloir faire un palais de la prison commune, précise Nantel. Nous voulons simplement la rendre plus humaine, comme le sont les autres prisons du pays. »

Le journaliste incarcéré a du style - il abuse d'ailleurs des images et des traits d'esprit - et son empathie pour ses frères de misère, criminels endurcis ou de circonstance, émeut. La pertinence et la valeur de son témoignage, aujourd'hui comme hier, ne font pas de doute.

Pourquoi l'avoir donné à l'infeste feuille du fasciste Adrien Arcand, alors ? Nantel était-il antisémite ? S'ils ne sont pas exempts de préjugés en la matière, « ses textes ne véhiculent pas la haine juive que l'on retrouve dans les colonnes du *Miroir* », note sa petite-nièce. Pourquoi, alors, ce journal ? Parce que personne d'autre, étant donné la mauvaise réputation de Nantel à l'époque, n'en a voulu. Les éditions du Septentrion ont eu raison, aujourd'hui, de le reprendre.

Chroniqueur (Présence Info, Jeu), essayiste et poète, Louis Corne/lier enseigne la littérature au collégial.

Ce texte fait partie de notre section Opinion qui favorise une pluralité des voix et des idées. Il s'agit d'une chronique et, à ce titre, elle reflète les valeurs et la position de son auteur et pas nécessairement celles du *Devoir*.